

—Vous ferez ceci,—disait-il.

Et elle le faisait.

—Vous n'irez pas là.

Et elle s'abstenait.

—Vous ne sortirez qu'avec moi.

Et elle ne sortait qu'avec lui, en voiture fermée, alors que la présence de cet être odieux à ses côtés lui soulevait le cœur de dégoût et de mépris.

Emporté par sa passion féroce et par l'aveuglement qui conduit aux âmes les prédestinées, il avait défendu à Mme Dementières de paraître, soit au salon, soit dans la cour pour dire adieu à l'hôte inattendu.

Et voilà, que, pour la première fois peut-être, elle lui désobéissait ouvertement.

Les chevaux n'avaient pas franchi la grille pleine, les barres n'étaient replacées, qu'il s'élançait sur elle en lui disant de cette voix enrouée à laquelle, maintenant, elle était faite :

—Madame.... que signifie ?....

Elle passa devant lui, dédaigneuse, impassible...

Que lui importait maintenant ! Elle avait la force et la patience de subir ses grossièretés et ses injures, la divine espérance n'était-elle pas entrée dans son cœur !....

Fédor, en s'inclinant devant elle, ne lui avait-il pas murmuré :

—Je ferai tout....

Et il ne mentirait pas....

La loyauté de son œil clair en était un sûr garant.

Injures, menaces, elle avait tout supporté sans sourciller, car M. Dementières avait été jusqu'à la prendre par le bras, jusqu'à lui tordre le poignet, en lui demandant le motif de sa sortie sur le porron.

Rien !.... Rien !....

La douleur lui avait mené aux joues une légère rougeur, elle n'avait même pas pris la peine de lui dire, ainsi qu'elle le faisait quelquefois, lorsque le misérable se laissait aller à des brutalités par trop violentes.

—Monsieur, vous me faites mal !....

Et il avait dû la laisser à elle-même.

Il avait sifflé ses chiens et était sorti, tandis que ces mors, qui lui martelaient le crâne, lui revenaient sans cesse aux lèvres :

—Il y a quelque chose.... Il y a certainement quelque chose.

—Quoi ?....

La pensée que la jeune femme avait osé écrire à Fédor ne lui vint même pas à l'esprit.

Il ne pouvait croire à une telle impudence, à une telle révolte.

Alors quoi ?....

Et la lettre de M. Chabrance, qui n'écrivait pas trois fois par an à son gendre, était venue juste à point pour confirmer ses soupçons....

Et il répétait, en regardant alternativement son beau père et sa belle mère :

—Que se passe-t-il ? Il y a quelque chose d'extraordinaire ?.... Vous avez appris ?....

Mme Chabrance détournait les yeux.

Son mari secouait lentement la tête.

Il n'y avait rien.

—Ils me mentent, c'est sûr,—gronda-t-il—Prendraient-ils maintenant son parti ? Voudraient-ils, eux aussi, me tromper et me trahir ?....

Et il dirait sur eux des regards inquiétants où brillaient les éclairs d'une passion farouche.

—Il n'y a rien,—répéta avec autorité M. Chabrance.—Et cependant, je ne vous cacherai pas, mon cher monsieur, que nous sommes quelque peu inquiets de notre fille.

—Tous les quinze jours je vous donne de ses nouvelles.

—Je ne vous blâme pas, je vous remercie de la peine que vous voulez bien prendre.... mais enfin, nous nous sommes dit, sa mère et moi, que seule au fond de cette triste campagne....

M. Dementières ricana aigrement.

—Vous aussi.... vous allez la plaindre !.... mais elle a son chez elle.... sa maison.... Il y a des millions de femmes qui vivent comme elle.... En quoi est-elle malheureuse ?....

—Ne vous alarmez pas.... ne vous fâchez pas, surtout. Vous savez bien que notre intention n'est pas de vous être désagréable. Mais enfin, si nous vous avons prié de vous rendre auprès de

nous.... c'est que nous avons nos raisons pour cela.... Oui.... nous avons pensé.... qu'un petit voyage.... vous ferait le plus grand bien à tous les deux....

—Un voyage !....

Il ne répondit pas : "Vous êtes fous !"

Mais M. et Mme Chabrance comprirent bien qu'il l'avait sur le bout de la langue.

Maintenant il secouait énergiquement la tête en répétant :

—Un voyage !.... Jamais de la vie !.... Jamais de la vie ! Pourquoi diable voulez-vous que je voyage ?

—Je vais vous donner un bon conseil,—insista M. Chabrance,—l'oisiveté et l'ennui sont de mauvais conseillers pour une jeune femme.

Désespérément il s'agita sur sa chaise.

—Vous avez bien tort de jouer au plus fin avec moi,—dit-il.—Il y a quelque chose. Vous me le cachez, mais je finirai bien par le savoir.

—Voyons, mon gendre.... Voyons ! Calmez-vous. Rien de sérieux !.... Je vous dis qu'il n'y a rien de sérieux.... Je vous l'affirme sur l'honneur.... La !.... êtes-vous tranquille ?

—Vous croyez ça.... vous !—fit-il brutalement. Non ! je ne suis pas tranquille et je ne le serai jamais avec la femme que j'ai épousée.... Parce que....

Et alors il mit à nu la plaie de son cœur :

—Parce qu'elle ne m'aime pas, qu'elle ne m'a jamais aimé.... et qu'elle ne m'aimera jamais....

M. Chabrance ouvrit les bras ayant l'air de dire :

—Ça, nous n'y pouvons rien.

Quant à la belle mère, elle reprit sentencieusement :

—Mon gendre, ma fille a pour vous du respect et une amitié sincère, j'en suis sûre.... Vous ne vous attendiez pas, je suppose, à voir en elle une créature passionnée, et follement éperdue de vous. Ces brasiers là ne durent pas.... Elle a pour vous, je le répète, de l'estime et du respect, cela doit vous suffire.

Cette fois, M. Dementières se permit carrément un haussement d'épaules, et ses lèvres murmurèrent tout bas un : — "Vieille folle !" que Mme Chabrance, fort heureusement, n'entendit pas.

Peu importait à la chère dame, d'ailleurs.

Elle avait dit ce qu'elle avait sur le cœur, et, comme Titus, elle n'avait pas perdu sa journée.

—Vous dinerez avec nous,—fit-elle,—en prenant son air le plus aimable.

M. Dementières la remercia.

Il avait de nombreuses courses à faire, et il allait naturellement profiter de son court séjour à Paris, car il repartirait par le premier train du lendemain matin.

Sans doute, ses précautions étaient prises.

Pendant son absence, personne ne mettrait le pied hors du château....

Néanmoins, le pavé de Paris le brûlait.

—Dans tous les cas,—fit encore Mme Chabrance,—votre chambre est prête, elle vous attend.... car, bien certainement, vous ne descendrez pas à l'hôtel.

—Certainement,—dit-il—je rentrerai, je reviendrai ici, je ne sais seulement pas à quelle heure.

—Tout à votre guise.

Et sur ces derniers mots, M. Dementières prit congé de ses beaux-parents.

Où allait-il en quittant la maison de M. Chabrance ?....

Il n'en savait rien lui-même.

Il ressentait un inéluctable besoin de donner du mouvement aux soupçons qui lui mordaient le cœur.

—Fédor Stroganof !—murmura-t-il,—et répétait-il avec une rage toujours croissante.

Car l'image du jeune homme passait et repassait sans cesse devant ses yeux.

Tout comme M. Chabrance, il avait souvent lu dans les journaux le nom du comte Stroganof.

Mais, où habitait-il ?....

Le quartier des Champs Élysées. C'était certain.... mais bien vague.

Au Jockey Club, car il devait en être, ce beau fils.

Et quelques minutes plus tard, effectivement, M. Dementières savait l'adresse de l'hôtel de l'avenue de Wagram.

Quel était son plan, maintenant qu'il avait obtenu ce renseignement ?

En vérité, il ne savait trop ; toujours est-il que le fiacre descendit à une courte distance de l'hôtel et qu'il se planta devant la porte de ce palais somptueux.

L'hôtel ne présentait aucune animation, la porte en demeurait obstinément fermée.

Et cependant il restait là, toujours là, maintenu à cette place par une attraction invincible.

On eût dit qu'il s'attenuait à tout instant à voir Marcelle franchir cette grande porte en chêne sculpté.

De longues heures s'écoulèrent.

Les sergents de ville avaient fini par venir rôder autour de lui.

La nuit s'était faite, et l'hôtel restait toujours obstinément fermé.

—Il va arriver,—murmurait M. Dementières.

—Je le verrai rentrer....

Une autre pensée lui venait à l'esprit.

Il avait été refoué avec perte par un des groons du comte.

Mais tous ne lui étaient pas dévoués, tous ne l'aimaient pas.

L'un d'eux, certainement, se laisserait bien corrompre.

Mais la mauvaise chance s'en mêlait ; les domestiques ne sortaient pas....

Nulla lumière ne s'allumait aux fenêtres de l'hôtel, par conséquent le comte Fédor Stroganof était sorti.

Vers minuit, un domestique, vêtu comme un homme d'écurie, doubla le coin d'une rue voisine et se dirigea vers la porte cochère en sifflant.

Il marchait lentement.

M. Dementières s'approcha de lui.

Et au moment où il allait mettre la main sur le bouton de la porte :

—Mon ami,—lui dit-il,—voulez-vous gagner vingt francs ?

—Tiens ! c'est bêtise,—répliqua le drôle qui n'était autre que "monsieur Firmin",—on veut toujours bien gagner vingt francs.... Seulement.... voilà.... il est un peu tard.... et je voudrais savoir vite ce qu'il faut faire pour gagner vos vingt balles.

—Oh ! peu de chose, bien peu de chose.... C'est l'hôtel du comte Stroganof, n'est-ce pas ?

—Oui, je suis au service du comte Fédor Stroganof.... Mais vous ne m'offrez pas vingt francs pour me faire vous dire cela ?....

M. Dementières n'avancait que très lentement, avec beaucoup de crainte. Son échec auprès du brave Tim l'avait rendu méfiant.

Il se décida à employer les grands arguments :

—Oh !—dit-il,—d'un ton négligent, si vous voulez être bon garçon, je crois que, après ce premier louis, vous pourriez en gagner bien d'autres.

Firmin dressa l'oreille.

Tiens ! tiens ! tiens !—murmura-t-il.

Puis tout haut :

—Mais encore une fois, je ne demande pas mieux que de gagner beaucoup de louis, du moment que vous ne me demanderez pas pour cela de dévisser la colonne....

—Mon ami,—et M. Dementières versa dans la main tendue du laquais, un premier louis d'acompte,—mon ami, je désirerais être tenu au courant de ce que peut faire votre maître.... Comme vous le voyez, c'est tout ce qu'il y a de plus simple.

—Vous déirez que je le moucharde,—répliqua cyniquement Firmin,—oh ! alors, vous devez comprendre que ce sera très cher, et que, si vous voulez en avoir pour votre argent, il faudra abouler pas mal de picaillons, car vous n'avez pas la prétention de me faire trahir.... à l'œil.... un aussi bon maître que le mien.

—Vous n'aurez pas à vous plaindre de moi, je vous le promets.

Et un second louis suivit le chemin du premier.

Bien qu'avare, bien que rapace, M. Dementières était décidé à tous les sacrifices.

—Ob !—fit Firmin en riant,—si vous continuez de ce train-là, je vous dirai tout ce que vous désirez savoir.

—J'habite la campagne,—reprit encore M. Dementières,—et j'ai des raisons pour être informé lorsque votre maître s'absente de Paris.